

Le nom de Béatrix a passé dans le langage poétique et signifie, par antonomase, une amante belle, chaste et pure; mais, le plus souvent, ces allusions sont plaisantes, comme dans la phrase ci-dessous de M. Th. Gautier, qui est d'un comique achevé :

« Être rencontré en bonnet de coton par sa Béatrix! O fortune! pouvais-tu jouer un tour plus cruel à un jeune homme dantesque et passionné? »

« Rodolphe se souhaitait sous la terre, à la profondeur de la couche diluvienne; il aurait bien voulu pouvoir se supprimer temporairement, ou avoir à son doigt l'anneau de Gyges, qui rendait invisible. »

THÉOPHILE GAUTIER.

« On sait avec quelle majestueuse lenteur l'auditoire du théâtre des Italiens descend le grand escalier. Une foule compacte arrête à chaque pas la marche de M. d'Esparon et de sa belle compagne. Tous les yeux se dirigent vers eux. C'est la duchesse de Dienne et Octave d'Esparon, disait-on à demi-voix. — Le poète et la muse! — Dante et Béatrix! »

ARMAND DE PONTMARTIN.

« La princesse Marie de Gonzague avait surtout de la grâce, de l'indulgence, et un charme qui opéra sensiblement sur cet excellent et galant abbé de Marolles, plus encore peut-être qu'il ne l'a dit et qu'il ne se l'est avoué à lui-même. Elle disposa souverainement de lui durant des années. Il était de sa cour et de sa suite; il l'accompagnait dans ses voyages. Je ne sais s'il était capable de se former un idéal à la Béatrix, et j'en doute; mais s'il a eu un éclair de cet idéal, c'est à la princesse Marie qu'il l'a dû. »

SAINT-EUVE.

Béatrix, roman par H. de Balzac. V. SCIENCES DE LA VIE PRIVÉE.

Béatrix ou la Madone de l'art, drame en cinq actes, en prose, de M. Ernest Legouvé, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon, le 25 mars 1861, et repris sur le théâtre du Vaudeville, en mai 1865. La Béatrix de M. Legouvé, qui a servi aux débuts de Mme Ristori dans le drame français, est tirée d'un roman du même auteur, publié en feuilletons, et, plus tard, recueilli en un volume sous ce titre : la Madone de l'art, titre qui n'a plus figuré ensuite qu'en deuxième ligne dans les éditions successives qu'a eues le livre. La surprise scénique entraînait donc pour peu de chose dans le succès de Béatrix : pour beaucoup de spectateurs, elle n'existait point; nous voulons parler de ceux qui, ayant lu l'ouvrage sous sa première forme, connaissaient d'avance toutes les péripéties de la pièce; mais la n'était pas le véritable intérêt de la soirée. M. Ernest Legouvé s'entend à merveille à ménager aux illustres tragédiennes la transition de la tragédie à la prose. « Il l'a prouvé, dit M. Théophile Gautier, dans Adrienne Lecouvreur, où, prenant Rachel par le bout de la main, il lui fait descendre les marches du thymélé de la tragédie antique et la conduit aux appartements du drame moderne, désarmée de son poignard et poudrée à la mode du temps. On ne pouvait plus habilement mélanger au dialogue les réceptions de morceaux tragiques à effet, où l'actrice était certaine de provoquer les applaudissements, tout en s'habituant, dans les scènes intermédiaires, aux familiarités du drame en prose. Cette fois, il s'agissait, chose plus difficile, d'introduire une étrangère dans l'art français. Quelque brillant que soit l'accueil reçu par Mme Ristori, elle avait jusqu'à présent combattu sous sa bannière nationale et avec ses propres armes, et c'était risquer une bataille inégale que de quitter sa vaillante épée, si bien faite à sa main. » — Hâtons-nous, ajoute le critique, un peu trop pressé, selon nous, d'emboucher la trompette, hâtons-nous de dire que la victoire n'a pas été douteuse un instant, et qu'un éclatant triomphe a récompensé et légitimé la hardiesse de Bradamante. » M. Jules Janin va plus loin encore dans l'admiration que provoque en lui le succès « inattendu, inespéré » de Mme Ristori, « parlant sans hésiter, sans trembler, comme on parle, et souvent mieux qu'on ne parle, au Théâtre-Français. » Il n'a pas assez de railleries pour ces Bédiens venus des pays chauds, qui prétendaient, avec assez de raison, ce nous semble, que la Ristori française avait de l'ascend. Mais le feuilleton du critique des Débats, du 8 avril 1861, est monté à un tel diapason, qu'on ne saurait le discuter sans faire beaucoup de peine à son auteur, oubliant sans doute du peu d'empressement qu'il apportait jadis à saluer la brillante apparition de la Ristori aux Italiens. Alors, la Ristori n'avait, pour l'applaudir et la défendre, que quelques jeunes journalistes aussi inconus qu'enthousiastes, et la critique sérieuse attendait au coin de son feu que les premiers coups d'arquebuse fussent échangés. Mais nous ferons ailleurs cette petite histoire d'un gros succès. Revenons à la pièce qui nous occupe. La fable de Béatrix est des plus simples. Béatrix est une reine de théâtre, la plus illustre et la plus adorée des comédiennes, l'interprète la plus sublime des chefs-d'œuvre de l'art dramatique; elle est mieux et plus que tout cela encore : Béatrix est d'une beauté

incomparable; la nature, qui l'a créée sans doute dans un moment de générosité grandiose, s'est plu à la parer de toutes les qualités physiques, et, pour que rien ne manquât à son œuvre, elle l'a dotée de toutes les vertus. Béatrix est la pureté même; jamais le plus léger soupçon n'a effleuré sa robe de vierge; aussi, le sacristain dramatique qui la promène à travers « l'Europe idolâtre », en soufflant dans tous les serpents de paroisse qu'il peut réunir, l'a-t-il surnommée la Madone de l'art. Béatrix est bonne, elle est généreuse, bienfaisante, pleine de tendresse et de dévouement; Béatrix est un ange, en un mot, une sainte, une divinité! Telle est l'héroïne que M. Legouvé n'a pas craint de mettre en scène, au risque d'impatisser les profanes spectateurs, à la vue de ce rarissima avis, de cette perle immaculée, de cette perfection transcendante et ultra-idéale. C'est un grand-duché quelconque, en Allemagne, qui est le théâtre des exploits de Béatrix, et, dès que son arrivée est annoncée, dit M. Paul de Saint-Victor, « les chambellans sèchent sur pied, et le capitaine qui commande les forces de terre et d'élang du duché escalade le balcon de la diva, pour l'admirer de plus près. » Quant à la grande-duchesse, elle reçoit Béatrix « comme si elles avaient gardé quelque chose ensemble », et son fils, le prince Frédéric, conçoit pour la Madone de l'art une de ces passions qui font que l'on a vu des rois épouser des bergères. Béatrix, toute sainte qu'elle est, n'est pas assez détachée des choses de la terre pour ne pas écouter en son cœur l'écho des douces paroles que le prince murmure à son oreille; mais elle apprend qu'il est fiancé à une jeune princesse, héritière d'un Etat voisin, et, par une abnégation sublime, elle se résigne à paraître indifférente aux protestations d'amour de Frédéric. Cependant, la grande-duchesse, enthousiaste du talent de la célèbre comédienne, l'appelle au château, et lui demande d'y venir jouer, le soir d'une grande réception, le dernier acte de *Roméo et Juliette*. Béatrix y consent; mais qui fera *Roméo*? Le prince Frédéric se propose, et les rôles sont aussitôt mis à l'étude. Le soir venu, la représentation a lieu; mais Béatrix, oubliant qu'elle joue la comédie et que son *Roméo* deviendra tout à l'heure le prince Frédéric, s'abandonne à l'exaltation de son rôle et laisse deviner son amour. Dès lors, le prince ne connaît plus d'obstacles; il offre sa fortune et son nom à Béatrix, et celle-ci, après s'être un peu fait prier, se laisserait aller peut-être à accepter, si un incident imprévu (très-imprévu même) ne venait tout déranger. On apprend que le grand-duc vient d'abdiquer en faveur de son frère, le prince Frédéric, et c'est pour celui-ci le cas, ou jamais, d'épouser la jeune princesse à laquelle il est fiancé! Pauvre prince, auquel on donne un trône au lieu d'amour! Pauvre Béatrix! Mais non. Ce n'est pas pour si peu qu'elle se laisse abattre : *impavidam ferunt ruinae*. Elle s'éloigne, fière d'avoir trouvé l'occasion d'ajouter à sa couronne de vierge l'auréole de martyre! Tout est chimérique dans cette pièce, dit M. Paul de Saint-Victor, les idées, le milieu et les personnages. Où trouver, ailleurs que dans une principauté de carton, bornée au nord par le côté cour et au sud par le côté jardin, une vieille princesse engouée à ce point de théâtre et de comédiennes! Ce n'est point une douairière, c'est une duègne parvenue; ce n'est pas dans l'*Almanach de Gotha*, c'est dans l'*Annuaire théâtral* que son nom devrait être inscrit. Le prince Frédéric n'est pas moins absurde, avec sa métromanie érotique. Il y a de la puérilité dans cette passion éclosée aux feux des quinquets. On dirait un lycéen allant au théâtre en province pour la première fois, et revenant ahuri d'amour pour le premier sujet de l'endroit. Quant à la sublime Béatrix, je la déclare maniérée, précieuse, affectée et vaniteuse comme une paoonne, sous ses airs de colombe mystique; son aurole en flammes de Bengale lui fait à dix pas, et la tâche qu'elle personifie est insoutenable. D'après cette théorie sublimée, les rosiers seuls pourraient interpréter dignement les grands poètes, et le talent dramatique serait un prix de vertu. Comme si la vie privée, honnête ou déréglée, sévère ou légère, avait un rapport quelconque avec la vie imaginaire et fictive du théâtre! Comme si l'expression ardente et vraie des passions n'en supposait pas presque toujours l'expérience! Cinq cents noms de grandes pécheresses, qui furent en même temps d'illustres actrices, se pressent sur les lèvres pour réfuter ce paradoxe enfantine. Il y a des exceptions, sans doute, et des exceptions éclatantes; mais elles sont assez rares pour confirmer la règle opposée à celle que soutient M. Legouvé. C'est, nous le répétons, Mme Ristori, la célèbre actrice italienne, que Paris a applaudie si longtemps dans *Mirra*, la *Camma*, *Maria Stuarda* et tant d'autres pièces, qui remplissait le rôle de Béatrix. Elle s'y est fait applaudir; mais il y a loin du succès qu'elle a obtenu au triomphe éclatant que certains feuilletons se sont plu à signaler. Malgré l'autorité de M. Jules Janin et de M. Théophile Gautier en ces matières, nous aimons mieux, et en cela nous croyons être dans le vrai, nous ranger de l'avis de M. Paul de Saint-Victor. Voici ce que cet écrivain disait en mai 1865, lors de la reprise, au Vaudeville, de la *Madone de l'art*, à propos de Mme Ristori : « ... Je n'ai rien à ajouter ni à retrancher à l'impression qu'elle me fit, il y a quatre ans,

dans le rôle de cette madone apocryphe. Sans parler même de son terrible accent, qui fausse à chaque phrase le diapason du dialogue, une contradiction continuelle éclate entre l'actrice et la langue qu'elle parle. Mme Ristori parle français dans la pièce de M. Legouvé, et son geste, son regard, sa physionomie jouent en italien. Tout, chez elle, est exagéré, tendu, poussé au relief; la nécessité de se faire comprendre des publics étrangers auxquels elle s'adresse a grossi et boursoufflé son talent. Sa pantomime est celle de l'héroïne d'un violent ballet; son masque tragique grimace, à force de vouloir être expressif. Elle souligne la réticence, elle ponctue le sous-entendu; les moindres nuances sautent aux yeux. Aucune finesse, pas une demi-teinte. Sa voix, accoutumée à la sonorité des intonations du Midi, brise à chaque instant la mesure que la prose française inspire aux sentiments les plus forts. Sa colère montre le poing, ses coquetteries font la bouche en cœur. C'est Myrrha tout entière à sa proie attachée, et cette proie, c'est notre langue qu'elle tourmente et qu'elle défigure. » Notons qu'à l'époque où le rédacteur de la *Presse* s'exprimait ainsi, quatre années s'étaient écoulées depuis le premier soir de l'Odéon; que l'actrice avait parcouru la France et les pays étrangers, jouant partout *Béatrix*, et que l'on s'accordait à dire qu'elle avait fait des progrès dans la prononciation française. « Elle a encore de l'accent, écrivait M. de Biéville dans le *Siècle* du 29 mai 1865; mais elle en a beaucoup moins. » L'actrice française ne fera jamais oublier la tragédienne italienne; c'est là, du moins, notre avis. Acteurs qui ont créé *Béatrix* : Mme Ristori, Béatrix; Mlle Ramelli, la grande-duchesse; MM. Ribes, le prince Frédéric; Thiron, Kingston; Kime, le major Körner, etc.

Béatrix Cenci (*Beatrice Cenci, storia del secolo XVI*), roman historique de Guerrazzi. C'est après sa chute du pouvoir et dans sa prison, de 1850 à 1852, que le tribun toscan écrivit cette sombre et sanglante histoire du xvi<sup>e</sup> siècle, qu'il publia à Bastia, pendant son exil en Corse (1853). Les malheurs et la fin tragique d'une jeune et belle Romaine, Béatrix Cenci, forment l'objet de ce récit. Elle était fille du comte François Cenci, mari cruel, père infâme, capable de tous les crimes, et le plus redoutable des barons romains. Guerrazzi déploie une grande puissance d'analyse dans l'étude de cette nature étrange et hideuse, « où il y avait de l'Ajaj, du Néron et du bandit vulgaire. » Ennemi de Dieu et des hommes, adieu tant qu'hypocrite, ce scélérat singait Caligula : il souhaitait que le soleil fût une chandelle, pour avoir le plaisir de l'éteindre. Au commencement du récit, on trouve le vieux Cenci méditant, pour le compte d'autrui ou pour son propre plaisir, un assassinat, un rapt et un incendie. Cenci, pour qui la famille elle-même n'existe pas, conçoit une infâme passion pour sa fille, Béatrix, qui n'a que seize ans, et l'accable de ses hideuses obsessions. Pour la punir de sa résistance indignée, il l'enferme dans son château de Rocca Petrella, résidence lointaine et témoin ordinaire de ses débauches et de ses crimes. Mais Béatrix a déjà inspiré un sentiment aussi vif que pur à un jeune prélat qui n'a pas encore les ordres, Guido Guerra; ce sentiment, elle le partage, bien qu'à travers les barreaux de sa prison, et ils font de loin un beau rêve d'avenir. Le vieux Cenci, désespérant de soumettre sa fille à ses désirs infâmes, profite, un soir, du sommeil de Béatrix pour tenter sur elle le plus odieux attentat. Mais, au moment où il va l'accomplir, Guido Guerra, qui avait réussi à pénétrer dans le château, le surprend et le poignarde. Le meurtre accompli, Béatrix, seule, trouve encore des regrets pour un pareil monstre; quant aux domestiques, qui haïssaient le vieux Cenci, ils témoignent bruyamment leur joie. Guido Guerra leur distribue de l'argent, et court se cacher à Rome. Mais l'un de ces hommes, pour assurer le secret du meurtre, en tue un autre dont il se défie : arrêté pour cet assassinat et soumis à la torture, il avoue tout ce qu'on veut. La justice, en ce temps-là, était le pape, et le pape n'était qu'un homme. Cet homme était Clément VIII, Aldobrandini, c'est-à-dire un hypocrite doucereux, avare et féroce. Le saint-père convoite les biens immenses de la famille Cenci; mais, pour les confisquer, il faut que les enfants du vieux Cenci soient reconnus coupables du meurtre de leur père. Tous les membres de la famille Cenci sont arrêtés : les frères de Béatrix, Jacques et Bernardin; et la seconde femme du vieux Cenci, Lucrezia Petroni, vaincus par la torture, avouent leur parricide imaginaire; Béatrix seule résiste aux tourments les plus épouvantables, sans qu'on puisse arracher d'elle aucun aveu. Ses frères et sa belle-mère, chargés de chaînes et les membres brisés, sont forcés d'assister aux tortures de Béatrix; ils la conjurent d'avouer, mais c'est en vain; Béatrix, sur le point d'expirer, proclame encore la vérité. Les bourreaux, qui ne comprennent pas qu'une âme aussi fière puisse habiter un corps aussi délicat et aussi charmant, sont confondus par tant d'héroïsme : ils hésitent; elle est peut-être sauvée. Malheureusement, son avocat, un homme de talent, mal inspiré cette fois, lui conseille d'avouer qu'elle a tué son père en défendant son honneur. Il espère la sauver par cet aveu men-

songer; elle suit ce conseil, et c'est ce qui la perd. Condamnée par le pape, elle doit mourir. Mais Guido Guerra, le véritable meurtrier, n'a cessé, pendant le procès, de chercher à voir Béatrix et à lui ménager une évasion. Le jour même où l'exécution doit avoir lieu, il s'introduit, déguisé en moine, dans le cachot de sa fiancée, et là, un vrai moine les unit devant Dieu. Quelques heures plus tard, au moment où le cortège débouche sur la place du château Saint-Ange, il est assailli et dispersé par une troupe d'hommes à cheval. C'est Guido Guerra et ses amis, qui tentent un hardi coup de main. Guido enlève Béatrix; mais la fatalité veut qu'elle retombe dans les mains de ses bourreaux.

Dans ce long roman historique, Guerrazzi revêt successivement toutes les formes littéraires; tantôt il affecte le style et le genre byroniens, tantôt il fouille une étude et creuse un portrait à la façon de Balzac; ici, il est fantastique comme Hoffmann; là, il est ironique et mordant comme Henri Heine. Mais la passion politique et l'imagination l'emportent souvent bien loin des limites qu'il s'est assignées à lui-même, et, comme s'il trouvait insuffisants ses personnages, il se livre à de fréquents monologues, et sa pensée active remplace souvent les acteurs du drame. Aussi, l'auteur se montre-t-il dans cet ouvrage sous un grand nombre de faces : il y est à la fois légiste, philosophe, artiste, écrivain éloquent et habile, mais surtout homme politique.

Béatrix Cenci, tragédie en cinq actes, en vers, par M. le marquis de Custine, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 21 mai 1833. L'histoire des malheurs de Béatrix Cenci est assez connue, pour que nous n'ayons pas besoin d'en raconter les détails. Son procès et sa fin tragique ont fourni un des épisodes les plus intéressants du recueil des causes célèbres, et l'abbé Angelo Maio, bibliothécaire du Vatican, a publié, sur des documents authentiques, tous les événements de cette monstrueuse affaire. C'est là qu'il faut aller chercher le véritable drame. Ni la tragédie de Shelley, « la plus forte conception dramatique, selon Byron, qui se soit produite en Angleterre depuis Shakspeare, » ni la comédie héroïque de Bérard, ni l'œuvre de M. de Custine ne valent le récit simple et touchant du parricide vertueux et de la mort toute chrétienne de la pénitente de Clément VIII, de cette jeune fille qui tue son père pour échapper aux violences d'un amour incestueux, et qui livre sa tête au bourreau pour ne pas déshonorer sa mémoire. En 1833, à l'époque de cette liberté sans bornes dont jouissait le théâtre, avec cette tendance qu'avaient les auteurs à braver toutes les convenances, et avec l'indulgence du public à le souffrir, le sujet de *Béatrix Cenci* était le plus dramatique, le plus complet, le plus saisissant qu'on pût choisir. Tout ce que les passions ont de désordonné s'y trouve réuni : l'amour et tout son délire, l'inceste et toute son horreur, l'adultère et toute son audace. L'exaltation de l'honneur portée jusqu'au parricide : il y avait là le sujet d'une tragédie effrayante de terreur et de pitié. Il faut le dire, elle est encore à faire. M. de Custine, et cela se comprend un peu, a reculé devant son sujet; il l'a abordé si timidement, qu'il en a fait disparaître la passion, sans en voiler suffisamment l'horreur; il a été froid et obscur, à force de vouloir éviter les détails impossibles; et c'est tout au plus si l'on peut deviner la cause de tant de crimes, de meurtres et d'assassinats, entassés dans les cinq actes de cette tragédie. Les coups de poignard y sont prodigués; et, presque à chaque fin d'acte, le théâtre est jonché de cadavres, criminels ou vertueux. Il y a cependant dans *Béatrix* une émotion de terreur assez puissante; la féroce brutalité de François Cenci et la touchante candeur de Béatrix, cet abandon désespérant dans lequel se trouve cette jeune fille livrée sans défense, sans appui aux violences de son père, dans l'isolement d'un vieux château des Abruzzes, tout cela place l'âme dans une sorte d'oppression fiévreuse qui peut, à la rigueur, tenir lieu d'intérêt. Mais ce qui mérite surtout des éloges, ce que l'on peut regarder comme une très-belle conception, c'est la scène entre Béatrix et le pape, scène d'une haute portée, où tous les ressorts de la religion, de la morale et de la conscience sont mis en jeu avec une étonnante énergie, et dans laquelle le style s'élève parfois jusqu'à une éloquence véritable. Le pape reproche à Béatrix le meurtre de son père et l'adjure, au nom du Dieu vengeur, de faire connaître son complice :

LE PAPE.

En nous le dénonçant, vous vous sauvez peut-être; Peut-être sur lui seul pourrions tomber les coups. Parlez.

BÉATRIX.

Vous le voulez?

LE PAPE.

Le coupable?

BÉATRIX.

C'est vous!

Le comte fut banni sous un pape sévère. Vous l'avez rappelé, sans respect pour ma mère! Endurci dans le mal par ce premier succès, Dès lors, il ne mit plus de frein à ses excès. Le juge qui du ciel a reçu la puissance, S'il n'a pas su des grands réprimer la licence, Répond, aussi bien qu'eux, de tous leurs attentats! Vos trésors sont grossis par les assassinats